

Souvenirs de « Mac »

Maxime Préaud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/452>
ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016
Pagination : 72
ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Maxime Préaud, « Souvenirs de « Mac » », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 257 | 2016, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 12 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/452>



La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

■ ■ ■ SOUVENIRS DE « MAC » par Maxime Préaud

Le professeur Johnson préférait que ses amis et ses camarades l'appelassent Mac. En tout cas en France, où il venait régulièrement, depuis Toronto, travailler sur l'histoire de l'art en général, et celle de l'estampe en particulier. Geneviève Monnier, conservateur au Cabinet des dessins du Louvre, nous avait présentés à l'occasion d'un verre chez elle. Mais la première fois où j'ai rencontré Mac, c'était au moment où il travaillait sur la galerie de Fontainebleau, ou peut-être déjà sur les morceaux de réception des graveurs de l'Académie royale de peinture et sculpture, qui est parmi ses ouvrages celui dont je me suis servi le plus souvent. Je me souviens de lui, avec son costume trois pièces, ses petites lunettes, ses moustaches et sa royale de mousquetaire, mais pour seule arme une règle plate graduée qu'il avait toujours à la main.

Comme il jouissait du privilège accordé par Jean Adhémar, alors directeur du département, de circuler dans les magasins en raison du très grand nombre de volumes qu'il devait manipuler, il pouvait prendre lui-même, rigoureusement car il était pour le moins perfectionniste, les mesures des estampes devant figurer dans les catalogues qu'il préparait. En réalité, il faisait presque partie de la maison. Quand le successeur d'Adhémar lui refusa l'accès direct aux collections, ce fut un drame pour lui, à la fois scientifique et sentimental. Les choses s'arrangèrent par la suite.

Son dos était fort arrondi, pour avoir été trop penché sur ses cahiers et ses livres et pour avoir quelque peu négligé le sport. Il émaillait sa conversation en français de locutions toutes faites, il adorait dire « en tout état de cause » et « pour ainsi dire » à la moindre occasion vraisemblable. Je ne me rappelle pas qu'il ait jamais parlé de sa famille, en dehors d'une petite chienne noirâtre et dodue, moche comme tout, aux yeux globuleux, si j'en juge par la photographie qu'il tenait dans son portefeuille à la disposition des amis, mais pour laquelle il éprouvait la plus vive affection ; j'irais

même jusqu'à dire que c'était l'être qu'il aimait le plus au monde ; le décès de cette pauvre bestiole a beaucoup attristé ses dernières années. Sa solitude post-universitaire fut alors aggravée par son refus obstiné de la correspondance électronique. Il fallait lui écrire à la main ou bien lui adresser des faxes par l'intermédiaire du drugstore du coin, ce qui ne facilitait pas les échanges.

Dans une lettre du 9 août 1984, il me dit terminer un « petit guide *méchant* de recherches en histoire de l'art » que publieraient en 1985 les Presses de l'université de Toronto ; il déclare que « l'ordinateurcrit approche les quatre cents pages ». Cela laisse entendre qu'il n'était pas gentil avec tout le monde.

Il avait à Paris ses habitudes dans un petit hôtel du IX^e arrondissement, et descendait à pied, tous les matins, sauf le dimanche, les rues Drouot et Richelieu jusqu'à la Bibliothèque. Jamais de café, jamais de cigarette, jamais d'alcool, jamais de pause sinon pour bavarder en évoquant un point de doctrine, l'index levé marquant l'importance de l'argument. Mais il avait également ses habitudes pour déjeuner dans un restaurant du quartier, et ne détestait pas la compagnie en ces occasions.

Je le croisais aussi parfois dans la boutique d'Arsène Bonafous-Murat, rue de l'Échaudé ; ils parlaient ensemble des origines de la lithographie, sujet qui les passionnait tous les deux et les avait rapprochés. C'est Arsène qui lui faisait parvenir au Canada les dizaines de kilos de cartons d'invitation à des expositions que divers amis amassaient pour lui et qu'il reversait ensuite à son université, à laquelle il a aussi donné beaucoup de documentation personnelle, de même que sa collection d'estampes.

Comme beaucoup de gens qui pratiquent notre métier, Mac s'amusait avant tout dans son travail, dont la complexité lui correspondait tout à fait, car c'était un homme à la pensée complexe, ainsi qu'en témoigne partiellement sa bibliographie.